

Par ces réponses je vis bien qu'il n'y avoit point d'esperance de recouvrer ce qui étoit perdu ; c'est pourquoi comme j'avois fait ci-devant, je me remis encore à la Providence & à l'assistance de Dieu.

Les soldats & matelots du Navire Hollandois s'employèrent avec diligence le reste de ce jour, & le lendemain à décharger les Marchandises de notre frégate dans leur Vaissau, pendant que comme prisonniers, nous étions transportez ça & là sur la mer avec eux.

Et au lieu que nous pensions qu'ils devoient être satisfaits d'avoir notre argent, nous trouvâmes le lendemain qu'ils avoient envie de manger de nos volailles & de notre lard, qu'ils avoient besoin de nos farines pour en faire du pain, de notre miel pour s'adoucir la bouche, & de nos cuirs pour avoir des fouliers & des bottes ; car ils emportèrent tout, à l'exception de mon lit, de mes livres, & de mes tableaux de cuivre, que le Capitaine Diaguillo me fit laisser par une honnêteté peu ordinaire à un Corsaire, & quelques vivres au maître de la frégate, à peu près autant qu'il en falloit pour nous conduire jusqu'à terre, dont nous n'étions pas fort éloignez, & prirent de la forte congé de nous en nous remerciant de la bonne chere que nous leur avions faite.

Mais parmi nos gens qui étoient bien fâchez d'avoir eu de tels hôtes, il y en avoit quelques-uns qui prioient Dieu de n'être jamais en peine de les recevoir une autrefois, d'autres qui les maudissoient, & particulièrement le Maître qu'ils apelloient renégat, & enfin

enfin d'autres qui louïoient Dieu de ce qu'on leur avoit sauvé la vie, & tous ensemble nous retournâmes à Suere d'où nous étions sortis, où en montant la riviere nous pensâmes faire naufrage & perdre la vie, après avoir perdu nôtre bien.



CHAPITRE VI.

Leur débarquement en la Riviere de Suere d'où ils étoient partis, & de ce qui leur arriva, & ce qu'ils ont remarqué de plus considerable jusqu'à Carthago.

Lors que nous mîmes pied à terre, les Espagnols de ce lieu eurent compassion de ce qui nous étoit arrivé ; de sorte qu'ils nous assisterent de leurs aumônes, & firent une quête entr'eux pour cela.

Les trois Espagnols qui étoient en ma compagnie perdirent tout leur argent, & la plupart de leurs meilleurs habits, mais ils avoient réservé quelques Lettres de change, dont ils devoient être payez à Porto bello, & j'eusse bien voulu en avoir autant, au lieu de ce que j'avois perdu.

Dans ce moment là nous ne scavons de quel côté nous tourner. Nous fîmes dessein d'aller à la Riviere de *los Anzuélos*, mais l'on nous dit qu'il falloit nécessairement que les frégates qui y étoient fussent parties, ou du

moins qu'elles le feroient avant que nous y fussons arrivez, & que si elles ne s'étoient point arrêtées sur le bruit qui étoit venu des Navires Hollandois qui étoient en mer, qu'il falloit qu'elles fussent déjà prises, ou qu'elles ne pouvoient pas manquer de l'être, aussi bien que nous l'avions été.

C'est pourquoi nous nous résolûmes avec l'assistance charitable des Espagnols des environs de ce lieu-là, de nous en retourner à Carthago, & de là prendre quelque ordre meilleur que celui que nous avions tenu.

Par le chemin nous nous entretenmes de ce que chacun de nous avoit sauvé, & les Espagnols se vantoient qu'ils avoient encore des lettres de change qui leur seroient acquitées à Carthago, & qu'ils auroient de l'argent par ce moyen; mais je ne leur voulus point déclarer ce que j'avois, je leur dis seulement que j'avois aussi sauvé quelque chose; de sorte que nous demeurâmes tous d'accord de faire paroître notre pauvreté pendant tout le chemin, afin que les Indiens & les Espagnols eussent pitié de nous, & nous temoignassent de la compassion pour la perte que nous avions faite.

Lors que nous fumes arrivez à Carthago, chacun temoigna être touché de notre malheur, & l'on fit des quêtes pour nous.

Et comme l'on attendoit de moi que je dirois la Messe, & pourrois prêcher, lors que j'en serois prié, je m'appliquai en sorte que je recommençai à me munir d'argent par ce moyen.

Néanmoins, comme je vis bien que dans un

un païs pauvre comme celui-là & où j'étois peu connu, je ne pouvois pas faire grand chose pour m'en retourner avec honneur en Angleterre; je me vis encore tenté de retourner à Guatimala, où j'étois assuré d'être bien reçu par mes amis, & de m'y établir jusqu'à ce que j'eusse encore recüeilli de quoi m'en retourner.

Mais ayant remarqué que Dieu étoit courroucé contre moi, & m'avoit justement privé de tout ce que j'avois amassé pendant douze ans, je pris une ferme résolution de continuer mon chemin pour m'en retourner en mon Païs, quand même j'aurois dû mandier mon pain sur le chemin.

Mais de peur d'être soupçonné par les Espagnols, & d'avoir du déplaisir pour ne pas faire les fonctions de ma profession, je me résolus de recevoir ce que l'on me donneroit en qualité d'étranger & de voyageur, pour mes prédications & les autres exercices publics que l'on desireroit que je fisse.

Ayant donc repris le courage, & étant toujours résolu de m'en retourner en Angleterre, je m'informai à Carthago par quel moyen jè pourrois aller à Porto-bello; mais cette porte où je pouvois avoir esperance étoit encore fermée, quoi que ma confiance en Dieu ne fut point diminuée.

En ce tems-là il arriva à Carthago environ trois cens mulets qui n'avoient point de charge, avec quelques Indiens, Espagnols, & Nègres de Comayaga & Guatimala, qui les conduisoient par terre au-delà des montagnes de Veragua pour les vendre à Panama.

Ce commerce qui se fait tous les ans, est le seul qui se fait par terre de Guatimala, de Comayagua, & de Nicaragua à Panama, au-delà de cet isthme ou espace de terre qui est entre la mer du Nord & la mer du Sud.

Ce chemin est fort dangereux, non seulement à cause des mauvais chemins, des rochers & des montagnes qu'il faut passer, mais aussi à cause de plusieurs Nations barbares qu'il y a que les Espagnols n'ont pas encore assujetties, qui font souvent des insultes & tuent ceux qui passent avec des mulets à travers de leur País, particulièrement s'ils font la moindre chose qui leur déplaît.

Mais nonobstant toutes ces difficultez, je ne laissai pas de penser à faire ce chemin, avec les mulets & les Espagnols qui s'en alloient par terre à Panama; & les trois Espagnols qui étoient en ma compagnie étoient aussi presque de même avis que moi, mais la Providence divine qui conduit bien mieux les affaires des hommes qu'ils ne sçavoient faire eux-mêmes, nous fit quitter ces pensées pour nôtre bien & pour nôtre salut, comme nous vîmes bien-tôt après.

Car nous apprîmes à Nicoya qu'une partie de ces Espagnols & de ces muliers avoient été tuez par les barbares, qui nous auroient tuez comme eux si nous eussions entrepris ce périlleux voyage, dont je fus dissuadé à Carthago par plusieurs personnes qui avoient de l'amitié pour moi, qui me représenterent non seulement le danger qu'il y avoit de tomber entre les mains de ces barbares Indiens, mais aussi la difficulté de trayerser les mon-

ta-

tagnes, dont je ne pourrois jamais venir à bout sans courir le hazard de perdre la vie.

Ayant donc quitté ce dessein, les Marchands qui nous témoignoient de l'amitié, nous conseillèrent de voir si la mer du Sud ne nous seroit point plus favorable que celle du Nord, & pour cet effet d'aller à Nicoya & delà à Chira & au Golphe des Salines, où sans doute nous trouverions à nous embarquer pour Panama.

Nous étions bien résolu de suivre tous les bons avis qu'on nous donneroit, mais nous sçavions bien aussi que c'étoit la dernière chose que nous avions à faire, & la fin de toutes nos esperances, & que si cela nous manquoit, il ne nous restoit plus d'autre voye pour aller à Panama, que comme des desesperés nous en aller hazarder nôtre vie à traverser les montagnes de Veragua, & passer sans guide & sans escorte par le País des barbares qui avoient massacré les Espagnols, ou nous en retourner par le chemin que nous étions venus à Realejo, où nôtre esperance pouvoit aussi être frustrée, & que peut-être il nous faudroit attendre un an avant que nous eussions trouvé à nous embarquer pour Panama.

C'est pourquoi nous nous résolûmes de suivre le conseil que nos amis nous avoient donné d'aller à Nicoya & de là au Golphe des salines; où je dis en riant aux trois Espagnols qui étoient avec moi, que si nous n'y faisons rien, il falloit que comme Hercule nous y fissions ériger une colombe, & y graver nos noms, avec cette inscription, non plus

ultra.

ultra, parce qu'au delà il n'y avoit plus de Port ni de Havre où nous pussions nous embarquer pour Panama.

Aussi personne ne pouvoit faire plus que nous avions fait pour venir à bout de nôtre dessein ; mais moi particulièrement qui n'avois pas seulement surpassé tous les Anglois qui avoient été en ce pais-là, mais qui avois fait par terre depuis Mixco jusqu'à Nicoya pour le moins six cens-lieuës ; ou dix-huit cens milles d'Angleterre en allant du Nord au Sud ; outre ce que j'avois fait depuis la Vera Cruz, jusqu'à Mexique, & de Guatimala à la Vera-Paz & à Puerto de Cavallos ou Gofodulce, & de là à Truxillo, & puis en retournant de là à Guatimala, qui font pour le moins treize ou quatorze cens milles d'Angleterre de plus, ce que je pensois faire graver sur une colombe à Nicoya pour en conserver la mémoire à jamais.

Mais j'espère que ce qui ne s'est pas fait en ce lieu-là le sera par le moyen de mon livre, & que mon Histoire comme elle est fidèle & véritable sera un monument perpétuel d'un voyage de onze cens lieuës ou trois milles trois milles qu'un Anglois a faits par terre dans le continent de l'Amérique, outre ses voyages par mer à Panama, depuis Porto-bello jusqu'à Carthagene, & de là à la Havane.

CHA-



CHAPITRE VII.

Leur départ de Carthago & de ce qui leur arriva jusqu'à Nicoya ; le négoce qui s'y fait & la description d'une teinture de pourpre particuliere, & de la conduite cruelle d'un Gouverneur Espagnol avec les Indiens.

LE chemin par lequel nous allâmes de Carthago à Nicoya étoit fort moitegneux, rude & desagréable ; car nous ne trouvâmes que fort peu de fermes d'Espagnols & de villages d'Indiens, qui non-seulement étoient fort petits, mais où les habitans étoient aussi fort pauvres & misérables.

Néanmoins Nicoya est un fort beau Village, & le principal d'un Gouvernement d'Espagnols, où nous trouvâmes un nommé Juste de Salazar qui étoit Alcade Major, qui nous reçût avec beaucoup de civilité, & nous donna un logis pour demeurer pendant que nous serions en ce lieu-là.

Il nous donna aussi beaucoup de joye, en nous disant qu'encore qu'à présent il n'y eût point de Navire ni de Frégate dans le Golphe des Salines, qu'il ne doutoit pourtant pas qu'il n'y en vint bien-tôt quelqu'une de Panama pour charger du sel & d'autres marchan-

chan-